

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

ÉDITO

Les habitués le savent déjà, les autres ne vont pas tarder à le découvrir : la Mousson d'Été n'est pas un festival comme les autres. C'est une manifestation qui se situe sur l'autre rive du théâtre. Loin des carnivals à deux balles, des hypermarchés culturels, des rendez-vous mondains, la Mousson invite à l'exploration de territoires cachés, à la rencontre de configurations intimes, au partage de fulgurants désirs... La Mousson fait pénétrer un certain public dans la fabrique du théâtre d'aujourd'hui.

Encore ne suffit-il pas d'afficher l'excellence du projet, il faut la démontrer.

La Mousson d'Été se distingue, d'abord, en affirmant la prééminence et la pluralité des écritures. Au principe du théâtre qu'elle défend, il y a une dra-

maturgie. La Mousson commence, toujours, par un auteur qui écrit. Telle est la caractéristique essentielle de l'événement : si le travail de la langue (écriture, réécritures, traduction...) s'accomplit dans le secret d'un espace mental et privé, la Mousson ouvre des lucarnes directement sur l'atelier de l'auteur. Elle prend le théâtre en amont, bien avant les décors et les costumes, avant la production et les effets de mise en scène. La Mousson ordonne une première lecture. Et le miracle commence. Car, pour peu qu'on dispose d'un endroit (il est magnifique, tant mieux !) et de quelques acteurs (ils sont excellents, bravo !), le dessin théâtral contenu dans l'écriture se dévoile et l'imagination prend forme. L'intuition se transmet, l'émotion se propage. On va bientôt savoir ce qu'ils ont dans le ventre, et où ils veulent en venir, ces auteurs qui acceptent le jeu de ce rassemblement



improbable, de cette configuration inédite : des spectateurs penchés sur leur épaule et qui les regardent écrire !

Être à la Mousson, c'est prendre place sur le pont supérieur du navire et voir venir à soi l'horizon d'un théâtre neuf. Se mettre à l'heure ? Anticiper, plutôt ! Et réfléchir, dans le même temps, aux enjeux esthétiques de ce qui se dévoile, s'interroger sur la place et le rôle de nouveaux objets dans le paysage dramatique actuel. Telle est la seconde originalité. La Mousson a inclus dans son dispositif une structure « universitaire », des ateliers de recherche-action qui permettent à des étudiants, des enseignants et des professionnels, placés sous la direction d'éminents spécialistes, d'échanger leurs réflexions, d'expérimenter leurs intuitions, abordant le texte sous un angle théorique et pratique à la fois.

Quoi, encore ? Le fait que la Mousson, dont on dit qu'elle n'est pas un festival comme les autres, soit aussi un moment festif et exaltant. Qu'il soit à la fois important et plaisant d'y être. Que le plaisir de la découverte artistique s'y accompagne toujours de celui d'une convivialité musicale et dansante. C'est sans doute ce qui fait que le festival n'usurpe pas son nom exotique dans un pays désert. La Mousson nous bouleverse profondément, elle transforme radicalement notre sensibilité, modifie notre écoute, élargit le champ de notre regard. Elle nous amène sur l'autre rive...

La planète se réchauffe ? Ne partez pas en Indes cette année, restez à Pont-à-Mousson !

O.G.

n°1

24 août 2007

sommaire :

Editorial

*Recherchant à la fois
l'argent et la gloire...*
de Gabor Rassov
Jean-Edouard Hastings

*Des vacances au soleil
de Gregory Motton*
Olivier Goetz

*Portraits d'auteurs
en Mousson 2006*
Thierry Devaux et
Eric Didym
Charlotte Lagrange

le programme du jour

REDACTION

Olivier Goetz
Jean-Edouard Hostings
Charlotte Lagrange

GRAPHISME
Xavier Gorgol

« Recherchant à la fois l'argent et la gloire... » de Gabor Rassov

Jean-Edouard Hastings

« Nous savons et il n'y a pas à y revenir, que l'homme, cet inconséquent, d'abord ne veut pas rentrer, pour finir par ne plus vouloir sortir ! »

Écrire pour le théâtre, c'est aussi bien sûr écrire sur le théâtre, mise en abyme de sa propre expression, réflexion de l'écriture, de la matière sur elle-même, à travers les âges, les formes qui l'ont précédée et influencée. On a coutume d'appeler ce type de discours : le discours métadiscursif ou métalangage, « langage dans le langage », que certains esprits frondeurs nomment, de façon bien irrévérencieuse, « métacagoule » !

Gabor Rassov, écrivain et scénariste, vit et travaille à Paris. Il a écrit pour le théâtre *Parti crime*, *Les guerres Picrocholines* (d'après Rabelais), *La cave de l'effroi*, *La vie criminelle de Richard III*, *Kaidara* (d'après Hampate Ba), *Néron*, *Les aventures du baron Sadik*, *Jacques et Mylène*, *Fantômas revient* (d'après Souvestre et Allain) et *Recherchant à la fois l'argent et la gloire*, présentée cette année à la Mousson, sous forme d'épisodes, dans une lecture de Jean-Claude Dreyfuss, accompagné de Philippe Thibault. Gabor Rassov collabore principalement avec Pierre Pradinas, qui a mis en scène la plupart de ses textes. Au cinéma, il a signé le scénario de *Janis et John* de Samuel Benchetrit, *C'est beau la ville la nuit* de Richard Bohringer, et *Black* de Lucio Mad (actuellement en post-production). Il travaille également à une adaptation de *l'Enfer* de Dante ainsi que sur le scénario du long-métrage de Artus de Penguern, *La polyclinique de l'amour*.

Le narrateur, personnage unique de la pièce de Gabor Rassov, rêve de gloire et d'argent, et pour les obtenir, ne conçoit pas de moyen plus efficace que la rédaction d'une pièce de théâtre. Passé l'effet déstabilisant de l'ironique optimisme du narrateur _ en effet, à moins d'écrire *Boeing Boeing 2*, il paraît tout de même bien difficile de recueillir gloire et argent de nos jours en écrivant du théâtre _ débute alors une réflexion dont les enjeux embrassent la création

artistique au sens large du terme, et théâtrale plus particulièrement.

« Seulement quoi écrire ? Quoi de neuf en tous les cas car si c'est pour recopier les oeuvrettes de ceux qui sont passés avant moi, à quoi bon ? [...] Non ? Si je veux prétendre être intéressant, je dois faire mieux que tous mes prédécesseurs » nous livre le narrateur comme premiers indices de sa quête scripturale.

« Écrire une œuvre unique qui contiendrait tout : actions et idées, amour et haine, guerre et paix, tous les caractères du genre humain, tous les pays, villes, villages, tous les conflits, tous les sentiments, tous les vices [...] L'œuvre parfaite, celle qu'on ne peut plus dépasser car tout y est, le sommet au-dessus duquel il n'y a plus rien. » n'a-t-il pas peur d'avancer quelques lignes plus loin. Ni plus ni moins !

L'orientation principale de l'œuvre ainsi déterminée, reste à résoudre la question de l'économie qui, au théâtre, dépasse celle des mots, il faut bien choisir les décors, assurer la distribution. Par souci d'économie, justement, le narrateur décide de se charger de tout lui-même, il jouera donc tous les rôles : « Puisque je prétends être le meilleur auteur qui ait jamais existé en écrivant la meilleure œuvre, pourquoi ne serais-je pas aussi le meilleur interprète ? »

De plus, comme il aspire à une œuvre pleine et entière, le narrateur doit également tenter, au mieux, de communier avec la nature, de la sentir jusque dans les moindres nervures et interstices de sa propre intériorité. Rassurez-vous, pas de militantisme écolo, pas de Verts, de Fondation pour l'environnement ou de question de développement durable ici, mais plutôt le désir, toujours inassouvi chez l'artiste, d'embrasser et d'êtreindre de tout son soûl la nature, et bien sûr la nature humaine « L'œuvre ressemble au chêne, à la fois tronc et ramures, jeunes pousses et racine centenaire, l'œuvre, chérie, désirée ! »

Dès lors, c'est une désopilante galerie de portraits, véritable scrutation jubilatoire de l'âme humaine, qui défile devant nos yeux : la première femme, l'enfant, le voisin, le propriétaire. Puis ce sont les sentiments qui se découvrent de chair et qui prennent la parole : le courage, l'insouciance, la gloire, la folie. Par le truchement, enfin, d'oppositions, d'antithèses, de contradictions, qui ne sont pas sans rappeler la polarité si chère au philosophe Novalis (le religieux et l'athée, le riche et le pauvre, un bébé et un vieillard, l'homme cultivé et le barbare, la mère de famille et le général), Gabor Rassov achève de dresser une cartographie toute personnelle des passions et des caractères humains.

« Le religieux et l'athée se sont parlés, et la Tolérance est née. Le barbare et l'homme cultivé se sont parlés, l'Art est né ! La guerre et la paix parlent à leur tour et la guerre finit par dire Paix ! »

Modestement, nous ne pouvons que souhaiter à l'auteur de recueillir le succès qu'il mérite, à savoir la gloire et l'argent.

Mais, s'il est bien une chose qui ne souffre aucune contestation, c'est la certitude que vous n'en sortirez pas indemne, cher public. Déjà, vous vous tiendrez les côtes à l'évocation du plus simple appareil du narrateur, qui risque d'en décourager plus d'un quant à la supposée suffisance de son façade. Ensuite, vous ne verrez probablement plus le yoghourt du même œil, sans parler des croûtons des soupeurs que nous ne pouvons que vivement déconseiller à toutes les âmes sensibles.

« *Recherchant à la fois l'argent et la gloire...* », il se pourrait bien, chemin faisant, que vous prissiez du bon temps et que vous retrouvassiez le goût de vivre, et, qui sait même, l'espoir d'en rire.

J.-E. H.

Gabor Rassov est écrivain et scénariste, il est né en 1964. Il vit et travaille à Paris.



DES VACANCES AU SOLEIL de Gregory Motton

Olivier Goetz

Des Vacances au soleil constitue, après *Chat et souris* (mou-tons) et *Gengis parmi les Pygmées*, le troisième volet d'une trilogie. On peut s'interroger sur le sens d'une telle insistance dans l'œuvre de Gregory Motton. La récurrence des trois personnages, Tonton, Tata et Gengis, figures mal léchées, à la psychologie taillée à l'emporte-pièce, à l'expression profuse et contradictoire, a quelque chose d'intrigant, comme si l'on se trouvait en présence de quelque obsession dramatique, face à l'accomplissement incontournable et nécessaire d'un univers qui impose son absurdité comique. On est bien obligé, dès lors, de prendre en considération l'existence de ces créatures chétives, en tout cas sans grandeur, héros de pacotilles d'un univers déshumanisé et fondamentalement pervers.

On a pu parler, à ce propos, de fable ou de conte philosophique. Gengis serait une sorte de Candide, un naïf lâché dans un monde post-moderne, le témoin d'une mondialisation sans âme, d'un hyper-technologisme et d'un libéralisme intégral. De fait, le ton de ce théâtre est bien celui d'une ironie cruelle, balayant de son écriture sans scrupule la vilénie du monde présent. Pourtant, si cet univers ressemble terriblement au nôtre, il reste en gestation, se transformant au fur et à mesure des tableaux qui se succèdent avec rapidité, explorant une à une les possibilités du pire. Le récit se place sur le registre d'une vague et imprécise anticipation. Cette atmosphère crépusculaire, où la drôlerie frôle constamment le cynisme, constitue-t-elle un avenir de science-fiction ? Motton a-t-il écrit son *Meilleur des Mondes* ? Cela supposerait une qualité d'imagination qu'il n'est pas prêt, semble-t-il, à revendiquer. Son point de vue est, inéluctablement, celui d'un constat fatal, d'une perte irrémédiable à laquelle on assiste avec une certaine distance, préférant rire de tout, de manière sinistre et cruelle, pour ne adhérer au propos et, surtout, ne pas s'identifier aux personnages, dont rien ne nous aide à les trouver aimables.

Voici, sans doute, le ton inimitable de l'écrivain. Gengis n'a pas la vivacité d'esprit de Candide, il est pris dans la glu d'un bavardage immonde. La moindre assertion de ses oncle et tante (?) le déstabilise. Quoi qu'il arrive, l'idiotie a toujours le dessus. Enchantement du désenchantement. Le rire n'est pas celui des lumières de l'intelligence, c'est celui d'une noyade dans l'obscurantisme : « ce n'est pas seulement que je me vois reflété moi-même, c'est juste que je sais à quel point tout le monde est horrible parce que je

suis moi-même pareil à eux... » dit Gengis.

Telle serait, d'ailleurs, la limite de la comparaison avec Voltaire. Motton ne croit pas au progrès, son œuvre n'implique la perspective d'aucune Lumière, et on chercherait en vain, en arrière-plan de son drame, la moindre rédemption, révolte ou forme d'intelligence contestatrice. Le pessimisme de l'auteur est suffisamment solide pour qu'il puisse se moquer de tout, de l'abrutissement généralisé autant que de la nostalgie, parfaitement vaine, d'un monde meilleur irrémédiablement perdu.

Au début de ces *Vacances au soleil*, apologue sans morale, Gengis poursuit le dessein d'écrire un « livre sur le développement personnel ». Mais comme il est devenu presque impossible d'acheter un « bic » et du papier, un tel projet n'est guère viable et on se prend à douter que l'ouvrage voie jamais le jour. Le livre finit-il par s'écrire, il n'a aucune chance d'être lu, car son auteur est falot, archaïque, misanthrope, conservateur... « C'est pour cela que tu n'es pas drôle, Gengis », dit Tata. Et Gengis de se montrer désolé d'être si ennuyeux.

Ennuyeuse, la pièce, assurément, ne l'est pas. Au contraire, elle est absolument et totalement délectable. On y pénètre d'emblée avec la curiosité d'un enfant qui se demande jusqu'où ira la méchanceté et l'obscénité d'un spectacle qu'il observe à l'insu de tout contrôle parental. Ce n'est que dans la régression d'un rire idiot que le spectateur (ou le lecteur) a quelque chance d'échapper à la complicité ou à la mauvaise conscience de celui qui participe à l'ignominie de ce désastre sans broncher. Car Motton, chroniqueur pince-sans-rire d'une catastrophe qu'il constate, fait plus que tirer la sonnette d'alarme. Il semble avoir renoncé à nous faire prendre conscience de l'absurdité du monde que nous nous préparons, il nous signifie clairement qu'il est trop tard et que, quelle que soit notre responsabilité, nous en sommes arrivés à un point de non-retour.

On a pu dire, néanmoins, qu'il y avait beaucoup de l'auteur dans son personnage de Gengis. Gengis représente-il un certain bon sens confronté à un mur de langage abscons destiné à lui faire prendre des vessies pour des lanternes ? Ce serait oublier que le théâtre de Motton est lui-même une construction rhétorique, un écran opaque d'énoncés qui vont dans tous les sens. Que le tableau dressé vaut d'abord pour sa frontalité et sa picturalité. C'est l'effet panorama qui nous ravit. Dans sa monumentalité (une tri-

logie !) la fresque reste extrêmement savoureuse, pleine de détails pittoresques et attachants. C'est aussi pourquoi le bavardage effréné des personnages, disant tout et son contraire, ne saurait déboucher sur une véritable philosophie. Il ne peut que susciter un rire énorme. Au niveau du spectacle, chaque phrase (si elle est dite sur le ton juste) doit porter. Finalement, c'est le théâtre qui sort gagnant de cette affaire. Et c'est la machine théâtrale qui est mise en avant (d'où, j'imagine, l'importance de la traduction, d'abord, et de l'interprétation, ensuite). Car la brutalité de la réception (qu'une lecture attentive, dans un livre, atténuée forcément) ne laisse guère de temps à la méditation.

Finalement, il faut moins réfléchir à la signification des répliques, des actions ou des situations qu'à l'impact du texte sur les spectateurs. Car que peut faire celui qui reçoit dans les gencives les inepties de Tonton et de Tata ? Comme le pauvre Gengis ne va-t-il pas se laisser noyer dans le flux sirupeux de leurs paroles : « Aie foi dans le genre humain, Gengis. Relax. Aussi longtemps que TOI tu te sens O.K., tout EST O.K. »...

La pièce se termine par une longue tirade de Tonton. Comme dans le « pnigos » de la comédie aristophanesque, l'acteur se noie dans un flux des paroles. Morceau de virtuosité qui joue, aussi, sur la cruauté du théâtre : pour faire rire les spectateurs, le personnage procède à une sorte de suicide verbal. L'auteur achève son œuvre par un morceau de bravoure amère. Et l'acteur, seul témoin d'une générosité obsolète, y engage jusqu'à son dernier souffle.

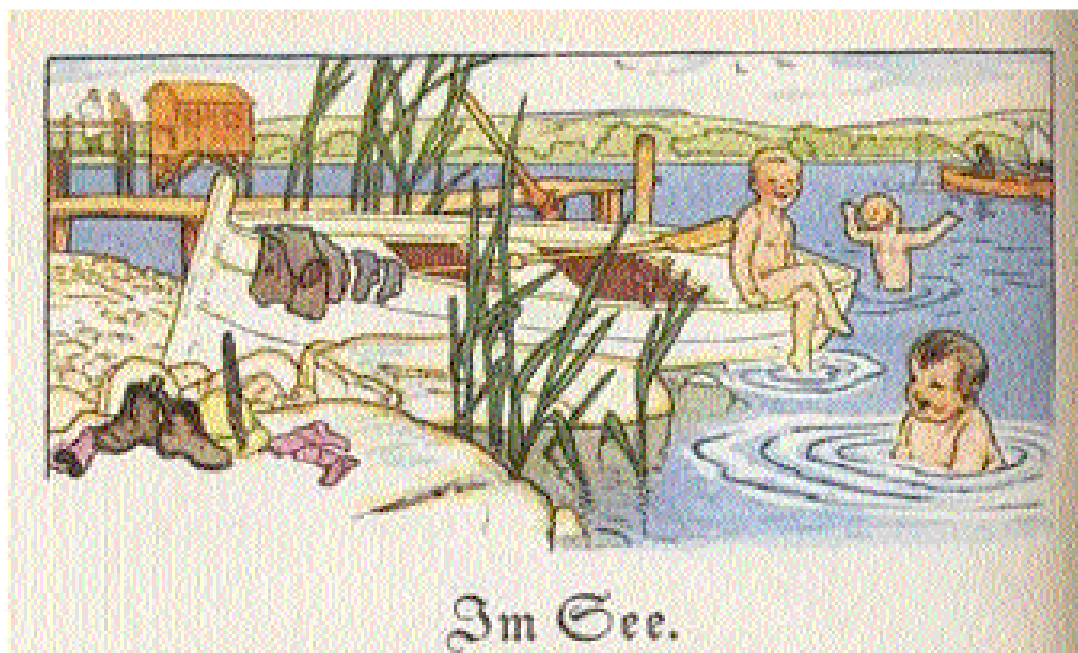
O.G.

Né à Londres en 1961 où il vit toujours, Gregory Motton est l'auteur d'une quinzaine de pièces traduites en Europe et au Japon.

Ses pièces traduites en français sont publiées aux Éditions Théâtrales et chez Christian Bourgeois ; elles ont pour titre *Gengis parmi les Pygmées*, *Un monologue*, *l'Île de Dieu*, *Chats et souris (mouton)*, *Loué soit le progrès*, *Chicken*, *Ambulance*, *Reviens à toi (encore)*, *La Terrible Voix de Satan* et *Chutes*.

Il a écrit plusieurs pièces radiophoniques dont *Brien le Fainéant* diffusée sur France Culture en mars 1996.

Il a 25 ans lorsque sa première pièce *Chicken* est créée en Angleterre. *Ambulance* et *Chutes* ont rapidement suivi au Royal Court Theatre de Londres. En France, son théâtre sera porté pour la première fois au plateau par Claude Régy qui monte *Chutes* en 1992 puis *La Terrible Voix de Satan* l'année suivante.



AUTEURS ENCADRÉS

PORTRAITS D'AUTEURS EN MOUSSON D'ÉTÉ 2006
PAR THIERRY DEVAUX ET ERIC DIDYM

Charlotte Lagrange

Depuis douze ans, le plasticien Thierry Devaux et le photographe Éric Didym mettent en scène les auteurs de La mousson d'été dans l'Abbaye des Prémontrés...

Alors que leurs textes vont être entendus, les auteurs se préparent à être vus...

Hommes ou femmes de l'ombre habités de chimères, les auteurs jouent le jeu d'une immortalisation théâtrale réinventée chaque année par Eric Didym et Thierry Devaux. Les photographies qui en résultent constituent comme une mémoire des Moussons passées et un appel aux écritures à venir. Pendant toute la durée du festival, elles viennent hanter les couloirs de l'Abbaye des Prémontrés et les imaginaires des auditeurs-rêveurs ; pendant qu'une autre instal-

lation se prépare à accueillir les visages et les songes des auteurs présents...

Cette année, le bar de l'abbaye accueille les derniers ouvrages du scénographe et plasticien Thierry Devaux et du photographe Eric Didym. Les auteurs de la Mousson 2006 accueillent ainsi l'édition 2007 de leur calme visage surgi du désordre proliférant des papiers froissés. Une installation qui rappelle à l'écriture sous de multiples aspects... Papiers souvent oubliés au profit du traitement de texte, pages blanches angoissantes, feuilles de brouillon





rejetées, ou encore livre dépecé; cette mer de feuille fantastique peut nous renvoyer à toutes les œuvres écrites, aux œuvres avortées et surtout aux plus belles, celles à venir. Elles transparaissent déjà à travers les couleurs qui viennent redessiner l'espace par bribes de feuilles comme des pages déjà remplies par les univers des auteurs.

Dans une autre pièce de l'abbaye, l'avenir s'anticipe déjà : de l'objet qui recueille l'écriture, on passe au destinataire du texte à travers une installation qui joue encore de la prolifération, mais cette fois-ci, de la prolifération des chaises. Les chaises des spectateurs, ces chaises que l'auteur peut espérer remplies, ces chaises aussi que l'on s'arrache pour assister aux mises en lectures successives et attendues de la Mousson. Souvent élément premier d'une scénographie, elles vont constituer des espaces mentaux modulables et multiples rappelant nos auteurs ponctuellement mussipontains à la théâtralité de leur écriture et de leur imaginaire.

Mais déjà la photographie des auteurs est mise en scène, pendant que leurs textes sont mis en lecture. Un déplacement propre à ce festival qui veut faire de l'auteur un « roi » et qui fait poindre la théâtralité au cœur du texte. L'évolution du travail de Thierry Devaux et de Eric Didym va vers le resserrement du cadrage dans un but de portraiture affirmé, afin d'immortaliser une présence et un créateur. Mais ces documents excèdent l'immortalisation d'un visible. Thierry Devaux parle de ses installations en

des termes qui renvoient aux agitations intérieures des auteurs photographiés : « chimères », « élucubrations », ou « songes » constituent ainsi un univers qu'il invente au gré de ses inspirations et déambulations. Le bois flottant de l'installation 2004 provient de Corse, tandis que les derniers éléments, papiers et chaises, sont extraits de l'espace concret du festival. A sa manière, chaque élément renvoie aux méandres intérieurs. Il en est ainsi également pour l'exposition de la Mousson 2005 qui montrait des auteurs entourés de verres de bars au scintillement et aux agencements étranges. Pour Thierry Devaux, cette installation évoquait le côté « fin de nuit » des auteurs.

Mais surtout, ce travail est double. Thierry Devaux et Eric Didym tiennent à rappeler la collaboration qui les lie dans cette mise en lumière des entités obscures de l'écriture. Si l'installation spatiale relève surtout du plasticien, l'installation de l'auteur relève surtout du photographe Eric Didym. Un contraste entre la posture et l'espace émerge souvent, créant des expressions ambiguës qui interpellent le regard. L'apparente tranquillité, voire quelque fois l'impassibilité des visages rompt ainsi avec le désordre de la mer de papiers froissés de cette Mousson 2007. Un écart qui crée du sens comme peut le faire l'écart qui tout à la fois sépare et relie le texte de sa mise en scène et même de sa mise en lecture.

Le programme du Vendredi 24 Août

LUMIÈRES D'AOÛT – FRANCE CULTURE

18H

animée par Aude Lavigne,

émission en public et en direct de l'Abbaye des Prémontrés, avec Michel Didym et les artistes de La mousson d'été .

Arcades

INAUGURATION ET VERNISSAGE

19H

Portraits d'auteurs en mousson d'été 2006

Réalisation Thierry Devaux et Éric Didym

Depuis douze ans, le plasticien Thierry Devaux et le photographe Éric Didym mettent en scène les auteurs de La mousson d'été dans l'Abbaye des Prémontrés.

Bar des Ecritures

RECHERCHANT À LA FOIS L'ARGENT ET LA GLOIRE...

19H15

(1ère partie)

de Gabor Rassov par Jean-Claude Dreyfus et Philippe Thibault (musique).

DES VACANCES AU SOLEIL

20H45

(A Holiday in the Sun)

de Gregory Motton (Angleterre)

texte français de Nicole Brette, pièce traduite dans le cadre du Centre International de la Traduction Théâtrale - Maison Antoine Vitez.

Cette lecture est enregistrée par France Culture dans le cadre du cycle Théâtre contemporain mise en onde par Michel Sidoroff,

avec Quentin Baillot, Marc Bodnar, Geoffroy Carrey, Gilles David, Christiane Cohendy et Laurent Poitrenaux, musique Frédéric Fresson.

Arcades

RECHERCHANT À LA FOIS L'ARGENT ET LA GLOIRE...

22H30

(2ème partie) de Gabor Rassov par Jean-Claude Dreyfus et Philippe Thibault (musique)

Chapiteau

CONCERT

23h00

Johann Riche (accordéon)

Chapiteau